



N° 13, 2019

RILUNE — Revue des littératures européennes

“Éros : représentations et métamorphoses”

WALTER ALBERISIO, GIORGIA FERRARI, VALERIA MORABITO, JOSMARY SANTORO
(UNIVERSITÉ DE BOLOGNE)

Éros : représentations et métamorphoses

Pour citer cet article

Walter Alberisio, Giorgia Ferrari, Valeria Morabito, Josmary Santoro « Éros : représentations et métamorphoses », in *RILUNE — Revue des littératures européennes*, n° 13, *Éros : représentations et métamorphoses*, (Walter Alberisio, Giorgia Ferrari, Valeria Morabito, Josmary Santoro, éd(s), 2019, pp. I-VII (*version online*, www.rilune.org)).

Résumé | Abstract

FR La figure d'Éros est présente dans la pensée occidentale de l'Antiquité à nos jours. Le « daemon » de Platon, tel qu'il nous est présenté dans le *Banquet* (et plus tard dans le *Phèdre*) par les divers convives, pont vers le divin, voie vers la Vérité, ne cessera de refaire surface au long des siècles, changeant cependant de formes et, surtout, pouvant être connoté de manière positive ou négative selon les différentes époques et les différentes cultures. Cette vivacité est aisément compréhensible, car qui parle de l'éros parle de l'amour: *filia*, *agape*, *amore*, ou encore *love* ou *Liebe*, peu importe de quelle façon nous entendons ce mot, nous nous retrouvons toujours à parler de notre désir, de nos pulsions, de notre intimité, arguments problématiques et centraux du système de pensée occidental qui connaîtront force représentations dans les diverses formes d'art et, bien entendu, dans la littérature. D'un point de vue littéraire-comparatiste, le numéro 13 de *RILUNE* se propose d'enquêter sur les différentes représentations de l'éros, entendu comme désir (également dans sa connotation charnelle) ou tension, qui abondent depuis des siècles dans les littératures européennes.

EN Eros, as a character and as a concept, has been an essential part of Western culture since ancient times. Plato's "daemon", introduced in the *Symposium* and in the *Phaedrus* as a way to the Truth and the Divine, has never ceased to reappear in different forms throughout the ages, and to acquire either positive or negative meanings over time and across cultures. Its vitality can be accounted for easily, in that whoever talks about Eros talks about love. Indeed, whatever the word we use to denote it – *philia*, *agape*, *amour*, *amore*, *Liebe* –, we are commonly referring to our desires, our impulses, our intimacy, which are aspects that have always been central and problematic in Western society, and which have inspired the works of countless artists and authors. Number 13 of *RILUNE* aims at investigating the many representations of Eros – Eros as (erotic) desire and/or as a powerful force – abounding in the literatures of Europe throughout history.

WALTER ALBERISIO, GIORGIA FERRARI, VALERIA MORABITO,
JOSMARY SANTORO

Éros : représentations et métamorphoses

La figure d'Éros est présente dans la pensée occidentale depuis l'Antiquité. Le *daemon* de Platon, tel qu'il nous est présenté dans le *Banquet* (et plus tard dans le *Phèdre*) par les différents convives (pont vers le divin, voie vers la Vérité), ne cesse de réapparaître tout au long des siècles, changeant cependant de formes et surtout pouvant être connoté d'une valeur positive ou négative variable au gré des époques. Car si, pour Platon, Éros est celui qui nous permet d'atteindre la révélation suprême, c'est-à-dire la contemplation du Beau qui éclipsera complètement « l'or, les atours, les beaux enfants et les beaux adolescents dont la vue [nous] bouleversent¹ », celui qui nous arrache au piège du tangible pour nous amener au monde des Idées, il n'en est pas de même, par exemple, pour les moines du désert qui voyaient en Éros un démon nocturne, errant dans le désert et venant leur insuffler des pensées impures pendant leur sommeil. Pour prendre un autre exemple, pendant la période néoclassique, fortement hédoniste, Éros est souvent représenté sous les traits d'un petit chérubin décochant amoureuxment ses flèches, faisant pénétrer au cœur des mortels non pas « la rançon de Vénus » pour reprendre les mots de Lucrèce dans son *De rerum natura* [IV, 1073-1074], mais une douce volupté égayant notre existence. Le petit angelot envahit alors la peinture et la sculpture de cette période, la volupté prenant décidément le pas sur l'ascèse chrétienne jugée par trop rigoureuse pour une aristocratie qui n'entend pas se priver des plaisirs de la chair. Ces métamorphoses se poursuivront jusqu'au XX^e siècle où Freud se charge de faire entrer ce que nous appelons aujourd'hui communément l'éros dans le champ scientifique en lui attribuant le rôle des pulsions de vie inhérentes à l'être humain². De la psychanalyse, l'éros passe également au domaine de la philosophie ou de la sociologie, donnant ainsi, à partir de l'après-guerre, un second souffle au concept freudien grâce à de nombreuses réélaborations³. Le demi-dieu est à

¹ PLATON, *Le banquet*, Paris, Flammarion, 2016, [209e] — [211d].

² Avec *Au-delà du principe de plaisir*, publié en 1920.

³ C'est le cas de Herbert Marcuse, Erich Fromm, Jean Baudrillard ou Zygmunt

présent un concept scientifique comprenant de nombreuses facettes et qui occupe toujours une place privilégiée dans le système de pensée occidental .

Foucault et les « arts de vivre »

Si l'éros connaît une si grande fortune sur une période de vingt-quatre siècles, c'est qu'il est révélateur du *désir*. L'éros touche à la vie sexuelle, à l'amour, thèmes on ne peut plus centraux de la pensée occidentale. Comme l'a si bien illustré Michel Foucault⁴, il était important, dès l'Antiquité en Grèce, de savoir comment se comporter vis-à-vis du désir amoureux et sexuel ainsi que des pulsions de toutes sortes. Les membres de l'élite grecque bénéficiaient de nombreux « arts de vivre », livres fourmillant de conseils sur comment se comporter au quotidien, comment gérer son ménage, ses pulsions ou encore sur les pratiques sexuelles recommandées et celles à éviter. Tout change avec l'expérience chrétienne de la chair⁵ : on passe alors à l'élaboration d'un véritable code de conduite vis-à-vis de son désir et de sa vie sexuelle ; on ne donne plus de conseils, mais on édicte des règles. Le croyant doit enquêter, interroger sans cesse son désir (surtout sexuel) le plus profond :

S'il est vrai que chez les chrétiens, dans l'expérience de chrétienne de la chair, le rapport est exclusif de l'accès à la vérité, et si par conséquent il est nécessaire de se purifier de tout ce qui touche à l'acte sexuel pour avoir accès à la vérité, cette purification nécessaire pour avoir accès à la vérité, implique chez les chrétiens que chacun établisse à lui-même un certain rapport de vérité qui lui permette de découvrir, en lui, tout ce qui peut la présence secrète d'un désir sexuel, d'un rapport à la sexualité, d'un rapport avec tout ce qui touche au sexe. [...] Le sujet doit savoir ce qu'il est⁶.

Le croyant (et son confesseur par la même occasion) prend ainsi conscience de ce qui est bon ou mal, selon le système de valeur chrétien, ce qu'il est licite ou illicite de désirer, et obtient de cette manière une série d'interdits à ne pas transgresser sous peine de damnation. Dans l'Occident chrétien, si entre le IV^e siècle et notre ère moderne notre rapport à la sexualité, à ce que le désir peut licitement ou non désirer,

Bauman pour ne citer que quelques exemples.

⁴ Voir notamment les *Cours au Collège de France : Subjectivité et vérité* ainsi que *L'usage des plaisirs*.

⁵ Voir MICHEL FOUCAULT, *Subjectivité et vérité*, Paris, Seuil/Gallimard, 2014, pp. 149-170.

⁶ *Ibid.*, p. 159.

ont bien entendu grandement évolué, un nouveau principe fondamental émerge avec l'expérience de la chair et est considéré comme vrai encore aujourd'hui : le désir intime est devenu herméneutique du Sujet, si analysé et circonscrit correctement, il peut produire un nouveau discours de vérité sur le Sujet.

Le mythe de Tristan et Yseult : une influence incommensurable sur l'Occident

Notons au passage que c'est également durant le Moyen-Âge que se diffuse à travers les cours européennes le mythe de Tristan et Yseult, destiné à influencer la vision de l'amour qu'aura l'homme occidental durant des siècles, et ce peut-être même jusqu'à aujourd'hui. C'est bien entendu la thèse défendue par Denis de Rougemont dans *L'amour et l'Occident*, essai dans lequel le penseur suisse analyse les résurgences dans les arts du mythe de Tristan et Yseult jusque dans l'après-guerre. La femme est placée sur un piédestal, elle appartient à un plan transcendantal dont l'amour charnel est exclu *de facto*. L'amour courtois possède en effet cette intime contradiction qu'il impose l'entière fidélité à la dame, mais prône en même temps la chasteté. « Éros a revêtu les apparences de la Femme, symbole de l'au-delà et de cette nostalgie qui nous fait mépriser les joies terrestres. Mais symbole équivoque puisqu'il tend à confondre l'attrait du sexe et le Désir *sans fin*⁷ ». Yseult devient la Femme avec un F majuscule, l'image de cet au-delà avec lequel l'homme cherche à s'unir, mais qui se trouve à une distance incommensurable. C'est à partir de là également que, en Occident, douleur et promesse de mort prennent le pas sur la satisfaction heureuse de l'amour : « Ce qui exalte le lyrisme occidental, ce n'est pas le plaisir des sens ni la paix féconde du couple. C'est moins l'amour comblé que la passion d'amour. Et passion signifie souffrance⁸ ». Ce que vont viser les couples qui leur succéderont, c'est l'exaltation de l'amour, du fait d'aimer. Et cette exaltation prendra également corps à travers la multiplication des embûches que les amants inventeront eux-mêmes si celles imposées par la société qui les entoure se révèlent insuffisantes. « L'amour-passion est apparu en Occident comme l'un des contrecoups du christianisme (et spécialement de sa doctrine du mariage) dans les âmes où vivait encore un paganisme naturel ou hérité⁹ », nous dit encore

⁷ *Ibid.*, p. 65.

⁸ DENIS DE ROUGEMONT., *L'amour et l'Occident*, *op. cit.*, pp. 15-16.

⁹ *Ibid.*, p. 77.

de Rougemont. Le problème majeur que va introduire le christianisme est le sacrement du mariage monogame, refusé autant par le paganisme que par la mystique cathare (même si pour des raisons fort différentes). De cette dialectique insurmontable s'ensuit un conflit permanent à la fois au sein de la chrétienté et à la fois dans son rapport aux doctrines qui lui sont contemporaines. Mais revenons à la question de l'herméneutique du Sujet.

Éros et herméneutique du sujet

Bien entendu, à une époque bien plus proche de la nôtre, la notion d'herméneutique du Sujet à travers l'interrogation du désir ne peut que nous évoquer Freud et la psychanalyse. Pour ce dernier, en effet, la vérité profonde du Sujet, si toutefois il est encore adéquat de parler de sujet lorsque l'on se réfère à Freud, est située dans son inconscient et la piste pour arriver à cet inconscient passe notamment par l'analyse des désirs du patient. Lapsus, métaphores, rêves, fantaisies sexuelles, autant d'indices qui permettent au médecin de pénétrer la véritable nature du névrosé. Éros se travestit, se cache, mais nous sommes en mesure de le démasquer et de remonter à la source de nos maux. Lacan, par son retour à Freud, actualise et reformule bon nombre de thèses avancées par le père de la psychanalyse, mettant toujours en avant cette importance fondamentale du désir intime et irréductible du Sujet, désir qu'il est nécessaire d'interroger et d'identifier afin de pouvoir produire un nouveau discours de vérité. Désir qui est également vu comme un danger dans lequel le sujet risque de se perdre. Ce sujet se doit d'ériger des barrières entre lui et l'objet ultime du désir afin de se protéger, car tenter d'atteindre cette chose reviendrait à transformer le sujet en un Icare volant vers le « cœur incandescent » de *das Ding* comme le définit Lacan¹⁰. L'autre désiré est en effet vu par le psychanalyste français comme un substrat de *das Ding*, substrat qu'il baptise « le petit objet (a) ». Poursuivre cet objet, c'est alors risquer de tomber dans la volonté de jouissance, tel le marquis de Sade qui se débarrassait de toute barrière (la morale, Dieu) afin de verser dans la jouissance pure. Mais le désir porte également en lui le désir de mort, suivre la loi du désir pur signe la condamnation du sujet. C'est pourquoi Lacan, dans le *Séminaire VII*, rapproche souvent Antigone de Sade, car tous deux suivent aveuglément la passion radicale :

¹⁰ Voir MASSIMO RECALCATI, *Jacques Lacan, Volume I, Desiderio, godimento e soggettivazione*, Milano, Raffaello Cortina Editore, 2012, p. 300.

De ces deux figures extrêmement distantes émerge le fond obscur du désir, son ombre, c'est-à-dire la racine de la jouissance, son appartenance à la mort, sa pulsion de perte. La tendance à la consommation de la subjectivité – à sa dissipation – appartient au désir même¹¹ ».

Société de consommation, féminisme et pandémie du sida, un XX^e siècle mouvementé

Gardons également à l'esprit qu'après la Deuxième Guerre mondiale l'Europe entre petit à petit dans l'ère du consumérisme frénétique. La société de consommation, comme l'a si bien dépeint Jean Baudrillard¹², voit émerger de nouvelles dynamiques interpersonnelles, le comportement humain, mais également le rapport à soi-même va être révolutionné. Culte du corps considéré comme un produit, désagrégation des rapports humains, commercialisation de tout ce qui nous entoure, de la culture à l'amour, l'homme de la société de consommation voit peu à peu le jour. Son rapport à lui-même et à son propre désir est bien différent par rapport aux générations qui le précèdent, son rapport aux autres êtres humains également. Avec mai 68, les nouvelles générations exigent plus d'indépendance, plus de libertés individuelles et bien évidemment plus de liberté sexuelle. Dans un contexte de croissance économique, d'abondance et de croissance endiablée, dans une société devenue bien moins bigote sous de nombreux aspects, nous allons assister à un bouleversement des hiérarchies établies jusqu'alors et du rapport que l'individu entretient avec son désir.

La montée en force des revendications féminines à partir des années 60 va également provoquer un changement de paradigme en ce qui concerne la littérature et la représentation de l'éros. La question du désir féminin sera, jusqu'à la deuxième moitié du XX^e siècle, majoritairement décrite par des hommes, mais, à mesure que la femme s'émancipe et que les tabous tombent, la voix féminine se fait de plus en plus présente sur la scène littéraire et la femme devient enfin la narratrice de sa condition. Si Georges Sand ou Virginia Woolf (et d'autres auteures encore antérieures et méconnues que nous découvrirons dans ce numéro) avaient tracé la voie, un plus grand nombre d'auteures est à présent libre de prendre la plume et d'exprimer leur rapport au désir sans interdits (ou tout du moins avec plus de liberté qu'auparavant). Les *gender studies* nous ont enseigné la nécessité d'abandonner la frontière artificielle par laquelle on sépare les hommes et les femmes en se basant

¹¹ *Ibid.*, p. 307, nous traduisons.

¹² JEAN BAUDRILLARD, *La société de consommation*, Paris, Folio, 2015 (1970).

uniquement sur leur sexe biologique. Il est néanmoins crucial pour nous d'observer les conséquences de cette révolution copernicienne au cours de laquelle le locuteur femme peut finalement occuper le centre du système.

Une dernière étape que connaît l'éros à la fin du siècle dernier et qui sera également mentionné dans ce numéro sera le virage radical que cette euphorie ambiante connaît à partir des années 80 avec l'arrivée calamiteuse du sida. Les centaines de milliers de morts, la peur de la contagion, l'aspect de châtement divin que revêt cette maladie (et qu'on essaie de lui attribuer) remettent encore une fois en question le rapport au désir. L'ébriété des années 80 s'essouffle, l'Occident connaît une nouvelle récession économique, et la liberté sexuelle si durement conquise se retrouve châtiée de la plus horrible des manières, comme si cet enthousiasme devait tôt ou tard être soldé, comme si le désir une fois libéré de ses fers portait effectivement l'humain à sa perte. Le rêve prend fin, l'éros de la société de consommation était en réalité marqué du sceau de la malédiction. Quel sort lui sera-t-il réservé ?

Composition du numéro

Outre aux questions rapidement effleurées dans cette introduction, les articles présents dans ce numéro de *Rilune* traitent de bien d'autres aspects de ce thème encore. Marco Prost nous plonge dans le médiéval où il y analyse le rapport qu'Éros entretient avec le *fin'amor* et qui sert de point de départ au long trajet que nous allons entreprendre, découvrant les méandres empruntées par le désir au fil du temps. Blodwenn Mauffret étudie l'ébullition que connaît la société durant la période du carnaval et les soubassements érotiques de la société, en se servant notamment de l'œuvre de Bakhtine. Delphine Calle se penche sur un problème épineux : l'adaptation par les tragiques néoclassiques (dans ce cas Jean Racine) des tragédies grecques. Entre fidélité à Aristote et son concept d'*Hamartia* et la christianisation obligée des textes, les auteurs de ce siècle doivent se livrer à une complexe gymnastique mentale, la question du désir compliquant encore un peu une tâche déjà ardue. Avec Valerio Marchetti et Giorgia Ferrari, nous entrons dans le XX^e siècle et dans le monde de la psychanalyse et de ses rapports avec les lettres et les arts. Valerio Marchetti se focalise sur l'essai psychanalytique du neurologue et psychiatre magyar Sándor Ferenczi connu sous le nom de *Thalassa*, sorte de « roman bioanalytique » (en adoptant la suggestion de Judith Dupont) qui permet de réfléchir, entre autres, sur les rapports existant entre imaginaire scientifique et

imaginaire littéraire. Dans le très dynamique contexte culturel hongrois du début du XX^e siècle, marqué par un intense dialogue interdisciplinaire, les artistes et les hommes et femmes de lettres contemporains prirent acte des nouvelles théories psychanalytiques, y compris celles de Ferenczi. Concentrant son attention sur la période qui précède la sortie de *Thalassa*, à savoir les deux premières décennies du XX^e siècle, Giorgia Ferrari analyse et met en relation les représentations de l'éros dans les œuvres artistiques (peintures) et littéraires d'auteurs hongrois profondément influencés par la psychologie des profondeurs. Entre théorie psychanalytique et pratique d'art et d'écriture, nous verrons ainsi les développements de l'éros théorisé par les disciples et collègues de Freud et ses ramifications dans un espace littéraire et culturel trop souvent méconnu par le public de l'Europe occidentale. Walter Alberisio présentera la clôture du XX^e siècle par une présentation de deux auteurs majeurs de la littérature du sida, la pandémie représentant l'épilogue tragique d'un désir qui s'était finalement retrouvé sans brides et qui va être rappelé à la dure réalité.

Victoria Mateos de Manuel nous présente quant à elle un auteur incontournable lorsque l'on parle du désir, le Marquis de Sade, brûlot lancé contre la philosophie traditionnelle et sa conception du désir. Les barrières tombent, le divin Marquis déchire violemment l'œuvre de Chrétien de Troyes pour jeter de nouvelles bases, les bases d'un désir sans frein ayant pour but la pure jouissance. Mais cette lecture sera faite à la lumière d'écrits féministes proche de nous, proposant ainsi une lecture innovante de l'œuvre de de Sade. Avec Valeria Morabito nous nous plongeons dans la littérature issue de l'esclavagisme : des femmes esclaves décrivent leur situation intolérable d'objet exploité mais usent en même temps de l'arme que constitue l'écriture. Nous agrandissons ainsi notre espace d'analyse jusqu'aux lointains caraïbes avant de revenir dans un espace-temps bien plus proche de nous avec Mathilde Tremblais qui se penchera sur les tribulations de l'érotisme féminin dans la deuxième moitié du XX^e siècle à travers l'analyse d'un de ces grands chantres, Georges Bataille. Enfin, à travers l'étude de trois romans publiés entre 1990 et 2015, Francesca Caiazzo traite des représentations de la sexualité et de leur potentiel politique. L'étude de ces romans, qui remettent en question la distinction entre représentation érotique et représentation pornographique ainsi que la dichotomie entre homme-qui-désire et femme désirée, permet d'identifier une tendance appelée « female eroticism ».

Walter Aberisio, Giorgia Ferrari, Valeria Morabito, Josmary Santoro
(Université de Bologne)